Bonel, F. G. A.
La tour du sud

LA TOUR DU SUD,

OU L'EMBRASEMENT DU CHATEAU DE LOWINSKA;

MÉLODRAME,

EN TROIS ACTES,

A grand Spectacle, orné de chants, danses, combats, pantomime, incendies, explosions, etc.

PAR MM. BONEL ET BOIRIE;

Musique de M. LEBLANC, Ballets de M. HUS, le jeune;

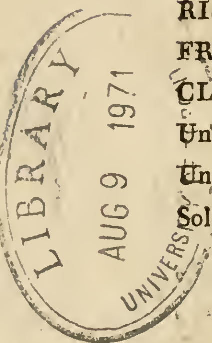
Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 20 Floréal, an XII de la République Française.

A PARIS,

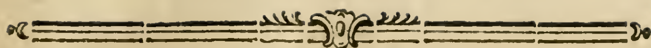
Chez FAGES, au Magasin de Pièces de Théâtre, boulevard Saint-Martin, N°. 25, vis-à-vis le Théâtre des Jeunes-Artistes.

AN XII. (1804.)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte ROSCOF, nouveau propriétaire du château de Lowinska.	*Révalard.*
Eugène LADISLAS, son cousin.	*Marty.*
Le Baron de LINDORF, sous le nom du Père AMBROISE, et vêtu en Hermite.	*Rivière.*
CAROLINE, fille du Baron de Lindorf.	*Mle. Moncassin.*
PÉTROUWSKA, confident du baron de Lindorf.	*Duménis.*
RISDAL, écuyer d'Eugêne Ladislas.	*Pascal.*
FREMBERG, confident et complice de Roscof.	*Lafite.*
CLARA, jeune paysanne.	*Mle. Chabert.*
Un Homme-d'Armes parlant.	*Frédérick.*
Une Paysanne parlante.	*Mle. Désarnault.*
Soldats, Hommes-d'Armes, Paysans et Paysannes.	



La Scène se passe en Pologne.



LA TOUR DU SUD,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un site sauvage ; dans le fond, des rochers ; deux tours fort élevées : un pont sert de communication entre les deux tours ; au bas du pont, un torrent, des rochers ; à la gauche du spectateur, l'entrée d'une grotte, cachée par des touffes d'arbres ; le reste du théâtre représente une forêt.

SCÈNE PREMIERE.

PÉTROUWSKA, CLARA, *portant un panier sous le bras.*

PÉTROUWSKA.

C'EST vous, charmante Clara ! par le temps qu'il fait, je ne vous attendais pas.

CLARA.

Comment ! monsieur Pétrouwska, moi ! manquer d'apporter au bon hermite, le père Ambroise, ses provisions ; il n'y a pas de temps qui tienne ; mais entre nous, je crains moins le mauvais temps que l'approche de ce vilain château : on dit, comme ça, que toutes les nuits on voit, dans la tour du sud, des flammes sortir par les fenêtres ; et puis un tout grand homme, habillé de rouge, qui se promène ; et puis des cris comme si on égorgeoit quelqu'un ; et puis on fait là-dessus des histoires, que toutes les fois que je viens ici, je fais toujours un grand détour pour ne pas passer devant la grande porte du château. Mais comment, le père Ambroise et vous, pouvez-vous habiter aussi près de ce vilain endroit ?

PÉTROUWSKA.

C'est que les esprits ne nous font pas de peur, (*à part.*) et pour cause ; (*haut.*) et vous le savez, cette cabane est le seul endroit que l'on trouve habité dans cette forêt, le

père Ambroise l'a choisi exprès pour offrir un azile aux voyageurs égarés.

CLARA.

Le saint homme! mais vous, vous devez bien vous ennuyer ici, monsieur Pétrouwska?

PÉTROUWSKA.

Il est sûr que n'étant pas aussi vieux que le père Ambroise, je renonce plus difficilement que lui au plaisir de la société, sur-tout en vous voyant mademoiselle Clara; mais je lui suis attaché par la reconnaissance : rien au monde ne pourrait m'engager à le quitter; ainsi donc je resterai garçon tant qu'il vivra.

CLARA.

Tant qu'il vivra! mais ça peut-être encore très-long.

PÉTROUWSKA.

Sans doute! mais il faut bien prendre son parti, car il serait insensé de ma part, de croire qu'une femme renonçât à tous les plaisirs de la vie, pour mes beaux yeux : qu'elle consentît à venir partager une existence aussi monotone, et sur-tout dans des lieux où tous les prestiges de la terreur exercent leur empire. Je m'en rapporte à vous, mademoiselle Clara.

CLARA.

A moi! monsieur Pétrouwska, mais....

PÉTROUWSKA.

Eh bien!

CLARA.

Vous êtes un si brave homme; une femme serait si heureuse avec vous, que....

PETROUWSKA.

De grace! achevez.

CLARA.

Que je me sentirais capable....

PÉTROUWSKA.

De partager le sort de Pétrouwska!

CLARA.

Je n'ai pas dit cela.

PÉTROUWSKA.

Vous ne pouvez plus vous en défendre, je lis cet aveu dans vos yeux.

CLARA.

Vous êtes bien heureux de savoir lire.

PÉTROUWSKA.

J'y lis encore que vous ne seriez pas fâchée que le père Ambroise parlât de cette affaire à votre mère.

CLARA.

Monsieur, si vous continuez d'y lire, je vais les fermer.

PÉTROUWSKA.

Aimable Clara! soyez tranquille, je serai discret : mais si Pétrouwska, tel qu'il est, a eu le bonheur de vous intéresser, avant peu j'espère.... (*à part.*) Imprudent! j'allais me trahir!

CLARA.

Eh bien! à votre tour, achevez donc.

PÉTROUWSKA.

Ce secret n'est pas le mien, mais quelque chose qu'il arrive, n'importe ce que vous verrez, ne vous effrayez pas.

CLARA.

Comment! est-ce que vous sauriez?...

PÉTROUWSKA.

Encore une fois, je ne sais rien, si non que les esprits qui se sont établis dans ce château n'en veulent qu'aux traîtres et aux méchans!

CLARA.

Mais, c'est en vouloir à bien du monde!

PÉTROUWSKA.

Oui, mais vous n'êtes pas de ce nombre, et s'il vous apparaissait quelque chose, prononcez d'un ton ferme ces mots : *innocence*, *humanité*, le prestige cessera. Mais je vous amuse, entrez dans cette cabane, et disposez y, comme à l'ordinaire, tout ce qu'il faut au père Ambroise pour passer la journée, et sur-tout ne manquez pas de vous trouver ici dans deux heures, vous savez que tous les villages des environs se réunissent aujourd'hui pour célébrer l'anniversaire de son arrivée dans ces lieux, nous danserons, nous chanterons; la fête ne serait pas belle si vous n'en étiez pas. Je l'apperçois; silence.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE.

AMBROISE.

BON JOUR, mon enfant!

CLARA.

Mon père, je vous apporte tout ce que vous m'avez demandé hier.

AMBROISE.

Je t'en remercie : entres dans cette cabane et reposes-toi, tu dois être fatiguée.

CLARA.

Moi! non, mon révérend, pas du tout; peines, travaux, fatigues : tout disparait devant le plaisir de vous être agréable. (*Elle entre dans la cabane.*)

SCENE III.

AMBROISE, PÉTROUWSKA.

PÉTROUWSKA.

Pas vrai, monsieur le baron, que cette jeune fille est intéressante ?

AMBROISE.

Sans doute! mais Pétrouwska, vous oubliez que je ne suis plus le baron de Lindorf, et que désormais mon nom est celui du père Ambroise.

PTROUWSKA.

Depuis trois ans je devrais être au fait, il y a des moments où je m'oublie.

AMBROISE.

C'est dans cet instant, surtout, que votre discrétion devient le garant de ma sûreté.

PÉTOUWSKA

Monsieur douterait-il de mon zèle ;

AMBROISE,

Non, et je vais vous en donner une preuve, depuis trois ans que vous m'aidez à entretenir les habitans de cette contrée dans la persuasion où ils sont que ce château est habité par des êtres surnaturels ; plein de confiance dans un maître que vous avez servi dans sa jeunesse, et que le hazard vous a fait retrouver à Varsovie, jamais vous n'avez cherché à découvrir le motif qui me faisait agit, il m'a suffi de vous dire que je n'en voulais qu'aux méchans.

PÉTROUSKA.

Je connoissais votre cœur, la preuve que je vous croyais incapable d'une mauvaise action, c'est que je vous suivis sans vous demander la cause d'une conduite aussi mystérieuse ; j'ai vainement cherché dans ma tête celle du grand changement qui s'est opéré dans votre fortune ; vous, baron de Lindorf, chéri respecté à Vienne, ici, dans cette cabanne, sous le vêtement grossier d'un malheureux hermite, quel étrange événement.

AMBROISE.

Tu vas le savoir, il est temps de payer ta confiance de la mienne.

PÉTROUWSKA.

Que cette marque d'attachement m'est chère, me confier vos chagrins, c'est m'imposer la douce loi de les adoucir, de les partager, c'est le plus beau droit d'un serviteur zélé.

AMBROISE.

Toi, mon serviteur ! dis plutot mon ami tu ne m'as jamais abandonné ; va tous les honnêtes gens sont égaux, une haute naissance ne m'éblouit pas, je ne connois au-dessus de moi que dieu, au dessous que les scélérats; je vais r'ouvrir des blessures que trois ans n'ont fait que cicatriser, je dois ce pénible effort à l'amitié. Je jouissais à Vienne du véritable bonheur, aimé d'une femme chérie qui doubla ma jouissance en me donnant une fille charmante, estimé de mes voisins, j'étais loin de m'attendre à devenir le plus malheureux des hommes, je connus le comte de Roscof, neveu de l'ancien propriétaire de ce château, il osa former l'odieux projet de séduire ma femme, elle était vertueuse, son espérance fut déçue ; sa rage alors se tourna contre moi, que te dirai-je : il m'impliqua dans une affaire de faux billets de banque, j'étais innocent: arrêté, je fus condamné.

PÉTROUWSKA.

Le monstre !

AMBROISE.

Il pénétra dans ma prison, et me proposa de me sauver la vie, à une condition, de me rendre à ma famille ; sa vue me fit horreur, je rejetai ces offres avec dédain, je préférai la mort à l'humiliante obligation de lui devoir le jour. Eh bien ! me dit-il, orgueilleux Lindorf, péris, l'échafaud t'attend; ta femme, ta fille, grace à ton bizarre entêtement, languiront dans la plus profonde misère, sans appui, sans secours. Le monstre connaissait le chemin de mon cœur, je promis tout, je m'engageai, par serment, à venir ici *incognito*, à profiter de tout ce que les anciens habitans de ce château, qui avaient eu intérêt de ne pas être découverts, avaient fabriqué dans l'intérieur; d'effrayer toutes les nuits, par des prestiges, tous ceux qui auraient voulu s'en approcher.

PÉTROUWSKA.

Quel était donc le but de Roscof?

AMBROISE.

J'ai plus que des soupçons qu'il a hâté, par le poison, les jours d'Alphonse Ladislas, son oncle, à qui appartenait ce château : pendant le temps qu'Eugène Ladislas, fils de ce dernier, voyageait en France; le bruit que Roscof fit répandre que son cousin était mort, me paraît une fable adroitement inventée pour s'approprier l'héritage de son oncle, qui eut la foiblesse, dans la croyance où il était que son fils était mort, de constituer Roscof son héritier par un testament bien en forme.

PÉTROUWSKA.

Pourquoi ce fait-il que les honnêtes gens sont toujours dupes ?

AMBROISE.

Par une raison bien simple, le scélérat calcule; l'honnête homme suit l'impulsion de son cœur. Ce château renferme sans doute quelque dépôt précieux : de-là vient l'intérêt qu'avait Roscof d'en éloigner tout le monde. Pendant deux ans, ignoré de toute la terre, excepté de quelques affidés de ce brigand, j'exécutai ses ordres. Des lettres que je recevais de mon épouse, apportaient seules un adoucissement à mes maux; tout-à-coup cette consolation me fut ravie; inquiet, je fis courir le bruit de ma mort; Roscof, de retour à Vienne, en fut informé, et y ajouta d'autant plus de foi, que ses vues étant remplies, mon existence lui devenait inutile. Seul, et bien déguisé, j'arrivai à Varsovie, cruel moment! souvenir douloureux! le chagrin avait emporté ma femme au tombeau; ma fille, sans secours, avait disparue : envain je fis des démarches pour découvrir ce qu'elle était devenue, elles furent toutes infructueuses. Ce fut alors que je te rencontrai.

PÉTROUWSKA.

Mais, pourquoi votre retour ici?

AMBROISE.

N'ayant plus rien qui m'attachât sur la terre, je résolus d'employer le reste de ma vie, à sauver, à secourir les infortunés!

PÉTROUWSKA.

Ce dévouement prouve bien la noblesse de votre âme.

AMBROISE.

Ce château avait été le théâtre de grands crimes, je présumai qu'il pourrait bien l'être encore : je résolus donc de me servir de la connaissance que j'ai des issues du château, pour les prévenir; nos costumes nous rendent méconnaissables à tous les yeux : ami, l'instant que j'avais prévu s'approche.

PÉTROUWSKA.

Comment!

AMBROISE.

Roscof est depuis trois jours au château, la tour du nord est habitée.

PÉTROUWSKA.

Vous croyez!

AMBROISE.

J'en suis sûr, on y médite quelque nouvelle scélératesse, une jeune femme y est retenue!

PÉTROUWSKA.

Une femme! et vous voulez....

AMBROISE.

La sauver!

PÉTROUWSKA.

Sans la connaître!

AMBROISE.

Elle est opprimée! elle est malheureuse! elle est de ma famille! sauvons là d'abord, nous la connaîtrons après!

PÉTROUWSKA.

Cette résolution peut compromettre votre vie.

AMBROISE.

Il est beau de la perdre, pour sauver une victime! je comptes sur toi.

PÉTROUWSKA.

Et vous avez raison, vous m'électrisez à un tel point, que je vous suivrais dans le fond des enfers. (*Ici l'on apperçois Ladislas et Risdal, qui descendent de la montagne.*)

AMBROISE.

Il suffit. J'apperçois deux hommes qui descendent de la montagne, ce sont peut-être des gens de Roscof, rentrons; tout aujourd'hui m'est suspect; j'ai besoin de me concerter avec toi, suis moi. (*Ils rentrent dans la cabane.*)

SCENE IV.

LADISLAS, RISDAL.

RISDAL.

Enfin, nous voilà arrivés au but de notre voyage.

LADISLAS.

Ce n'est pas sans peine.

RISDAL.

Si nous n'avions pas laissé nos chevaux dans la forêt, nous serions encore en route, les pauvres bêtes tombaient de fatigues; et moi-même....

LADISLAS.

Cher Risdal, écuyer aussi rare que fidèle, que de maux tu te serais épargnés, en abandonnant l'infortuné Ladislas.

RISDAL.

Vous abandonner! quand vous êtes malheureux! fi donc, monsieur, je suis un vieux militaire; j'eus l'honneur de recevoir, dans une affaire, trois balles qui allaient atteindre votre père; depuis ce temps, je devins l'ami de la famille; riche, heureux, vous ne m'avez pas dédaigné; pauvre, malheureux, vous me retrouvez; c'est naturel.

LADISLAS.

Le voilà donc, ce château, témoin des jeux de mon enfance.

RISDAL.

Il a diablement changé depuis le temps, si nous devons

croire les contes qu'on nous a faits dans l'auberge où nous avons passé la nuit.

LADISLAS.

C'est ici que mon malheureux père a perdu la vie, et de quelle manière encore!

RISDAL.

Tu dieu! monsieur, pour le moment, silence sur cet article; vous m'ôteriez toutes mes forces, je n'en aurais plus que pour pleurer mon ancien maître.

LADISLAS.

Perfide Roscof!

RISDAL.

Oh! si jamais je me trouve avec lui en tête à tête, par les mânes de votre père, il aura ma vie, ou j'aurai la sienne; pourquoi, lors de notre séjour, à Varsovie, ne vous ai-je pas suivi dans ce bal.

LADISLAS.

Ton secours m'était inutile; je voulais le combattre corps à corps, et ensevelir, dans l'ombre de la nuit, le secret de la mort de l'un de nous.

RISDAL.

Vous auriez eu raison, si vous aviez eu affaire à un homme brave; mais avec un pareil être, on ne peut jamais prendre assez de précautions; un brigand est toujours un lâche qui assassine, mais qui ne se bat pas; aussi, qu'est-il arrivé de tout cela, que hors de vous par sa lâcheté, au moment où vous le pressiez de près, il a saisi un de vos pistolets qu'il a tiré en l'air, qu'au même instant il a crié au meurtre, à l'assassin : qu'à ces cris on est accouru, que beaucoup de gens ont témoigné que vous étiez l'agresseur, que le pistolet a été reconnu pareil à celui dont vous étiez porteur; qu'avez-vous gagné à tout cela; une sentence qui vous exile de la Pologne : obligé de fuir, vous voulez encore vous exposer à venir ici; cependant, cette terre en dépend: arrêté dans cet endroit, votre liberté est compromise; décampons au plus vîte, c'est le plus sage.

LADISLAS.

Que je m'expatrie, sans pénétrer dans ce séjour, qui renferme peut-être ma Caroline! ne l'espères pas.

RISDAL.

Pourquoi fondez-vous l'espoir que votre maitresse est dans ces lieux, et que c'est Roscof qui l'a enlevée?

LADISLAS.

Ignores-tu que c'était à la sortie de ce bal, que Roscof devait l'enlever; si le hasard m'eût fait connaître son projet, trop grand pour réclamer un bien qu'il avait si bassement accepté, il ignorerait encore que j'existe. Le soir même, Caroline n'a-t-elle pas disparue; la personne

qui lui servit de mère, n'accuse-t-elle pas hautement Roscof d'être le ravisseur de sa fille adoptive ; l'éloignement de ce château ; les bruits que l'on répand, qu'il est habité, par des esprits, ne sont-ils pas des garans de sa sûreté : tout me porte à croire que c'est dans ces lieux que Roscof a conduit sa victime. Je veux y pénétrer.

RISDAL.

Eh bien! mille bombes! pénétrons-y : mais, auparavant, tâchons d'avoir quelques renseignemens plus certains ; il est vrai que si le pays n'est habité que par des revenans.... (*appercevant Clara, qui sort de la cabane.*) Morbleu! j'en apperçois un qui me donne l'envie de faire connaissance avec les gens de l'autre monde. Eh! la belle enfant! comment! diable, vous nous fuyez, nous sommes pourtant de bons vivans; venez, venez.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CLARA.

CLARA.

AH! mon dieu! monsieur le revenant, je vous en prie, ne me faites pas de mal : (*grossissant la voix.*) innocence, humanité.

RISDAL, *en l'imitant.*

Innocence, humanité : vous avez là un mot d'ordre qui vous fera toujours reconnaître des honnêtes gens.

LADISLAS.

Tranquillisez-vous, mon enfant, nous ne voulons vous faire aucun mal ; je le vois, vous nous prenez pour quelques-uns des gens qui habitent ce château, mais vous vous trompez, nous sommes des voyageurs égarés.

CLARA, *un peu rassurée.*

Pardon, messieurs, mais c'est que, voyez-vous, il se passe des choses si drôles dans ce pays, dans ce château, et sur-tout depuis quelques jours; le bruit court qu'il est habité, et dieu sait par qui : on dit comme çà, qu'on y a vu entrer une jeune femme qui pleurait, mais qui pleurait...

LADISLAS.

Grand dieu! une femme! pas de doute, c'est Caroline! ô rage! ô fureur!

CLARA, *effrayée.*

Ah! monsieur, pardon! je ne disons pas çà pour vous fâcher, et ce n'est que sur des ouï-dire.

RISDAL.

Vous ne nous fâchez pas, ma belle petite, au contraire, vous nous satisferez beaucoup en continuant de nous donner quelques détails.

CLARA.

Ah ! mon dieu ! moi je ne sais rien du tout ; mais, tenez, voici le compagnon de l'hermite, dont vous voyez la cabane, il en sait bien plus long que moi.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, PÉTROUWSKA.

PÉTROUWSKA, *à Clara.*

COMMENT ! déjà de retour.

CLARA.

Ah ! mon dieu ! je ne suis pas encore partie ; ces messieurs m'ont retenue : (*en s'approchant de lui.*) ils m'ont fait une peur ; pas vrai, qu'ils ont des figures sinistres ?

PÉTROUWSKA.

Ah ! ces messieurs vous ont retenue.

RISDAL.

Oui, mon camarade.

PÉTROUWSKA.

Mon camarade !

LADISLAS.

Le désir d'avoir quelques renseignemens sur ce château.

RISDAL.

Renseignemens, que vous pourrez nous donner, pas vrai, mon camarade ?

PÉTROUWSKA.

Non, mon camarade !

RISAL.

Eh ! pourquoi cela, mon camarade ?

PÉTROUWSKA.

Parce que je suis dans l'habitude, mon camarade, de ne pas me mêler des affaires des autres, et il y a bien des gens qui devraient en faire autant.

LADISLAS.

L'hermite, dont vous êtes le compagnon, sera peut-être plus complaisant que vous.

PÉTROUWSKA.

J'en doute. Eh puis ! vous ne pouvez le voir en ce momoment ; plusieurs paysans des environs lui préparent une fête, il faut pour y être admis, être connus, car c'est un brave homme que nous fêtons.

LADISLAS.

En ce cas, nous ne serons pas de trop ; rendre hommage aux vertus est une occasion trop agréable pour ne pas en profiter.

RISDAL.

Boira-t-on, dans cette fête ?

PÉTROUWSKA.

Nous n'avons pas besoin de cette ressource pour nous enivrer, la vue d'un homme de bien suffit pour cela.

RISDAL.

En ce cas, vous ne vous enivrez pas souvent : mais c'est égal, nous restons.

PÉTROUWSKA, *à part.*

Oui, je le vois, ce sont des espions de Roscof; pour les écarter, usons de notre moyen ordinaire; vite à la Tour du Sud.

LADISLAS, *à Risdal.*

Confondus dans la foule, nous pourrons mieux observer et découvrir quel est cet hermite. (*On entend des sons villageois*).

CLARA.

Voici nos amis.

PÉTROUWSKA, *aux villageois qui arrivent.*

Approchez, mes amis, le père Ambroise va paraître, (*à part*) tâchons de décamper sans qu'on s'en apperçoive.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté Pétrouwska*, *tous les paysans et paysannes*, AMBROISE.

AMBROISE, *en sortant.*

QUELS sons joyeux, et quelle foule de villageois !

CLARA.

Ce sont tous les heureux que vous avez faits qui viennent célébrer l'aniversaire de votre arrivée en ces lieux.

UNE PAYSANNE.

Oui, respectable vieillard, reçois, par ma bouche, l'expression de la reconnaissance de tous ceux qui t'entourent; ces fleurs, ces fruits, leurs cœurs, voilà leur offrande simple comme leurs mœurs, elle est de peu de valeur.

AMBROISE.

Que dites-vous? Cette offrande a beaucoup de prix à mes yeux, beaucoup trop : qu'ai-je donc fait pour la mériter?

UNE PAYSANNE.

Vous le demandez? Vos bienfaits vous répondent, sage conseil des familles, protecteur de la jeunesse, soutien des vieillards, juste pour les bons, indulgent pour les faibles; depuis trois ans que vous habitez ces lieux, chaque jour de votre vie est marqué par une bonne action, que de gens s'honoreraient du moindre de vos bienfaits.

LADISLAS.

Permettez, vieillard estimable, que deux étrangers, que le hazard rend témoins de cette intéressante fête, vous félicitent d'en être l'objet : l'homme qui inspire de pareils sentimens ne peut qu'être vertueux.

AMBROISE, *à part.*

Des étrangers ? (*Haut*). La reconnaissance de ces bonnes gens surpasse de beaucoup les services que j'ai pu leur rendre, services que tout autre leur eût rendu à ma place : il est si doux d'être bienfaisant, (*à part*). Ces hommes m'inquiettent.

UNE PAYSANNE.

Notre révérend, vous connaissez les jeunes gens, ils ont une manière de fêter assez naturelle, permettez qu'ils dansent, ça ne vous contrariera pas ; pas vrai, mon père ?

AMBROISE.

Parce qu'on ne peut plus se livrer au plaisir, faut-il en priver les autres : la gaîté annonce la paix du cœur ; dansez, mes amis, le bonheur de ceux qui m'entourent, ne peut que m'être agréable.

RISDAL, *bas à Ladislas.*

Avez-vous remarqué que ce grand drôle, que nous avons interrogé, est décampé : il y a du louche.

LADISLAS.

Silence.

UNE PAYSANNE.

Allons en place.

CLARA.

Eh bien ! me voilà sans danseur, où donc est Pétrouwska ? Eh bien ! c'est honnête.

AMBROISE, *à part.*

Ces gens seraient-ils envoyés ici par le cruel Roscof ?

Ballet, après lequel on entend un grand bruit dans la tour du sud ; on voit des flammes sortir par la croisée, un spectre y paraît un moment ; on lit, au dessus de la fenêtre : MORT ET VEANGEANCE.

CLARA.

Ah ! mon dieu ! sauvons-nous, ce sont les esprits ; sauvons-nous. *Les paysans s'enfuient.*

LADISLAS.

Grand dieu ! que vois-je ?

RISDAL.

Mort et vengeance.

LADISLAS.

Oui, oui, mort et vengeance. C'est dans ces lieux qu'on assassina Ladislas, mon père.

AMBROISE.

Ladislas, son père, quel espoir !

RISDAL, *à Ladislas.*

Imprudent ! que dites-vous ?

LADISLAS.

Je n'écoute plus rien, suis moi ; pénétrons dans ce château, et périsse quiconque ôsera nous en disputer l'entrée.

RISDAL.

Nous les combattrons, fussent-ils un million de diables.

AMBROISE.

Arrêtez, jeune homme; modérez cet enthousiasme, vous courrez à la mort.

LADISLAS.

Comment le sais-tu, qui est-tu ?

AMBROISE.

L'ennemi de Roscof, et sous peu, le vengeur de votre père ; car je le vois, vous êtes Eugène Ladislas.

RISDAL.

Encore une fois, qui est-tu, pour nous interroger ainsi ? parle ou ta vie me répond de notre sûreté.

AMBROISE.

Tu peux frapper, je suis sans armes.

RISDAL.

M'en crois-tu capable ; mais enfin, explique toi.

SCENE VIII.

Les précédens, PÉTROUWSKA.

PÉTROUWSKA, *tout effrayé, à Ambroise.*

Ah ! monsieur le baron....

LADISLAS ET RISDAL.

Monsieur le baron !

PÉTROUWSKA.

Sauvez-vous, sauvons-nous, j'ai été découvert dans la tour : Roscof, oh oui, c'est bien lui ; il me suit à la tête d'une garde nombreuse.

AMBROISE.

Rentrons au plus vîte dans ma cabane ; vous, suivez-nous, je réponds de votre vie sur ma tête ; vous balancez, votre perte est certaine. Au nom d'une femme que Roscof tient malgré elle dans ces lieux ; au nom de cette malheureuse victime, que je puis sauver si vous me secondez, accordez moi confiance entière.

LADISLAS.

Une femme, dis-tu ? je te suivrais dans le plus noir des abimes.

RISDAL.

Je ne vous quitte pas ; dans tous les cas, si l'on nous trompe, nous leur vendrons cher notre vie.

PÉTROUWSKA.

Eh! vite les voici. (*ils rentrent tous dans l'hermitage.*)

SCÈNE IX.

ROSCOF, FREMBERG, GARDES.

Roscof sort de la tour du sud avec Fremberg et suivi d'hommes-d'armes, ils regardent de dessus le pont sur l'avant-scène, son action mime, et celle de Fremberg expriment l'étonnement et la crainte; ils descendent les rochers.

ROSCOF, *aux hommes-d'armes.*

AMIS, fouillez ces bois, et ramenez près de votre maître le téméraire qui a osé nous braver, une forte récompense sera le prix de votre zèle.

FREMBERG.

Marchez. (*Les hommes d'armes sortent des deux côtés.*)

SCÈNE X.

ROSCOF, FREMBERG,

ROSCOF.

LA surprise et la fureur qui se sont emparés de mon ame, absorbent mes idées : quel peut être l'audacieux qui s'expose si témérairement à pénétrer dans ces lieux?

FREMBERG.

Seigneur, je l'ignore, et mon étonnement égale le vôtre.

ROSCOF, *dans le délire.*

Serais-je découvert ? L'enlèvement de Caroline, ma fausse accusation contre Ladislas, les forfaits sans nombre dont j'ai souillé ma vie, seraient-ils connus ? Le fer vengeur des loix et les remords s'uniraient-ils enfin pour punir mes crimes ?

FREMBERG.

Dissipez votre crainte, un voile impénétrable couvre nos actions.

ROSCOF.

Oui, Fremberg, Alphonse Ladislas n'est plus à redouter, mais, son fils existe, et.....

FREMBERG.

Que craignez-vous de ce jeune audacieux?

ROSCOF.

Tout ce que l'amour malheureux peut inspirer dans un cœur tel que le sien.

FREMBERG.

Mais. accusé d'avoir attenté à vos jours, poursuivi comme assassin, obligé de s'expatrier, vous craignez....,

ROSCOF.

Qu'il n'apprenne que son amante est en mon pouvoir, et que ces murs renferment un dépôt si précieux. Mais pour applanir tout obstacle, je prétends m'attacher Caroline par des liens indissolubles. Je te charge d'amener un ministre des environs, cette nuit même elle recevra ma main, ou ressentira les effets de ma juste vengeance.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER, GARDES

UN OFFICIER.

SEIGNEUR, nos recherches ont été infructueuses, nous avons parcouru ces bois sans pouvoir rien découvrir.

ROSCOF.

Serais-je trahi? Mon ennemi échapperait-il à ma rage?

(Fremberg qui pendant cette scène à remonté le théâtre découvre l'hermitage il revient près de Roscof et lui dit.)

Seigneur, cette grotte cachée par ces rochers, est sans doute la retraite de l'homme que vos ordres et nos intérêts prescrivent d'arrêter.

ROSCOF *aux hommes d'armes.*

Allez, visitez cet antre, et amenez de force ou de gré le criminel qui croit y trouver un refuge.

(Les hommes d'armes vont pour pénétrer dans l'hermitage, lorsque l'hermite paraît à l'entrée avec Ladislas et Risdal déguisés en paysans. Surprise de Roscof et de Fremberg. Tableau.)

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, AMBROISE, LADISLAS, RISDAL,

ROSCOF.

QUE vois-je! un hermite? (*revenant de son étonnement*). Avances et réponds : qui es-tu?

AMBROISE.

Le ministre et l'humble adorateur d'un dieu de miséricorde, l'espérance du juste, l'effroi des scélérats.

ROSCOF, *montrant Ladislas et Risdal.*

Et ces hommes, qui sont-ils?

AMBROISE.

Mon frère et mon neveu, tous deux habitans de ces contrées.

ROSCOF.

As-tu recelé dans ton hermitage, un homme que je fais poursuivre pour infidélité ?

AMBROISE.

J'ignore ce que vous voulez me dire.

ROSCOF.

Mais tes parens, qui les amène en ces lieux ?

AMBROISE.

Ils sont venus pour assister à la fête dont ces bons villageois m'ont honoré en récompense de l'attachement que je leur porte ; ils ont partagé mon ivresse, il est si doux d'être aimé , il est si cruel d'inspirer de la crainte.

ROSCOF.

Y a-t-il long-tems que tu ès en ces lieux ?

AMBROISE.

Trois ans.

ROSCOF.

As-tu connu le Baron de Lindorf qui habitait ces contrées ?

AMBROISE *avec émotion.*

J'ai reçu ses derniers soupirs.

ROSCOF, *inquiet.*

A-t-il à sa mort, dévoilé le mystère dont-il s'entourait ? La cause de sa mélancolie et de sa retraite ?

AMBROISE.

Il a enseveli son secret dans la tombe.

ROSCOF *à Fremberg.*

Bon.

LADISLAS.

Ciel! qu'entends-je ?

AMBROISE.

Il a expiré en pleurant la perte d'une femme et d'une fille chéries , et en recevant de moi les dernières consolations qu'offre à tout honnête homme les douceurs de notre divine religion.

ROSCOF.

Je suis content de la manière franche dont tu viens de répondre à mes questions. Je t'accorde mon estime ; je ferai plus , je veux te donner une preuve de la confiance que tu m'inspires. Jai besoin de ton saint ministère , ce soir à minuit, rends-toi au château , si tu consens à ce que je désire de toi , tu mériteras ma confiance , et tu ressentiras les effets de ma générosité.

AMBROISE, *à part.*

Heureux hazard !

ROSCOF, *à Fremberg.*

Tu connais mon projet.

AMBROISE.

Seigneur, croyez que je me montrerai digne des sentimens dont vous voulez bien m'honorer; je vous donne ma parole d'être à minuit au château. Vos intérêts deviennent les miens.

FREMBERG, *à Roscof.*

Qui vous répondra de sa fidélité ?

ROSCOF, *à Fremberg.*

Tu as raison (*à l'hermite*). Mais pour garant de ta parole j'exige que ton frère et son fils me suivent au château, comme ôtages.

(Aussitôt Ladislas et Risdal font un signe de joie, ils s'approchent de l'hermite.)

LADISLAS, *bas à l'hermite.*

Dieu nous favorise ! Ce barbare nous donne lui-même le moyen de dévoiler sa conduite et ses crimes.

ROSCOF.

Eh bien ?

AMBROISE.

Connaissant mon cœur et les soins qui l'animent, ils se remettent sans crainte entre vos mains, comme garans de ma fidélité et de mes intentions.

ROSCOF, *à Ladislas et Risdal.*

Amis suivez moi (*à Ambroise*). Ce soir à minuit.

AMBROISE.

A minuit j'y serai.

(Roscof, Fremberg, Ladislas, Risdal, et les hommes d'armes remontent au château.)

SCENE XIII.

AMBROISE.

O providence ! je te rends grâce ! L'indigne Roscof, a lui-même facilité au malheureux Ladislas, l'entrée de ce séjour, le théâtre de ses crimes. Mais quel peut-être son dessein lorsqu'il réclame un ministre ? Quelques forfaits encore qu'il veut revêtir des autorités légales et sacrées; oui Roscof, oui je serai fidelle au rendez-vous; mais auparavant veillons à la sureté du jeune Ladislas. Prévenons quelques amis, qui depuis long-tems n'attendent que le signal. Oh ! mon Dieu ! dans le peu de jours que tu me destines, fais-moi jouir de celui où je dévoilerai les forfaits de ce monstre. Punir les méchans, sauver les infortunés, est le plus bel appanage de ton sacré ministère.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une chambre antique, dans le fond du théâtre est une grande glace.

SCÈNE PREMIERE.

ROSCOF, FREMBERG.

ROSCOF *arrive, observe la chambre et dit à Fremberg.*

C'EST de cette chambre antique que je veux faire la nouvelle demeure de Caroline; ce silencieux azile doit soustraire à la connaissance des hommes, l'être qui seul peut faire le bonheur de ton maître.

FREMBERG.

Mais seigneur, qui peut vous avoir engagé à la tirer de l'appartement où vous l'aviez placée dans la Tour du Nord? Croyez-vous ces lieux une retraite plus impénétrable pour y renfermer un dépôt si précieux.

ROSCOF.

Oui Fremberg, je crains que les paysans de la côte voisine, n'aient appris que la Tour du Nord est habitée; alors je dois tout craindre des bruits qu'ils pourraient répandre sur ce sujet, la Tour du Sud étant l'endroit du château que ces crédules villageois redoutent le plus, j'ai pensé, avec raison, qu'aucun deux n'oserait y pénétrer.

FREMBERG.

Ne craignez-vous pas ces deux paysans....

ROSCOF.

Le hazard le plus heureux les fait servir à mes desseins; ils me répondent de la fidélité de l'hermite; ne pouvant prendre des gens à mon service, comme témoins de mon union, ils m'en serviront; d'ailleurs je te charge de les surveiller. (*On entend quelques pas d'hommes*).

FREMBERG.

Votre prisonnière est conduite vers ces lieux.

ROSCOF.

Je le sens au trouble impétueux qui s'empare de mon âme.

SCÈNE II.

ROSCOF, FREMBERG, CAROLINE, hommes d'armes.

(Caroline est amenée par deux hommes d'armes, Roscof se jette à ses pieds, il exprime son amour à Caroline, son indignation, tableau.)

ROSCOF.

Vous voyez devant vous le mortel qui a juré de consacrer sa vie à embellir tous les momens de la vôtre.

CAROLINE, *à Roscof*

Barbare! tu oses me parler d'amour? toi, mon lâche ravisseur, le délateur de mon amant; cesse tes affreuses protestations et délivre-moi de l'horreur de te voir.

ROSCOF.

Cessez, madame, des emportemens inutiles, vous êtes en ma puissance, et nul mortel ne peut vous en soustraire, tremblez, d'un mot je puis prononcer votre arrêt.

CAROLINE.

Je suis, dis-tu, en ta puissance! tu es l'arbitre de ma destinée! A quel titre? la trahison m'a mise en ton pouvoir. Tu as sur moi le droit des brigands envers leurs victimes, tu peux m'assassiner, mais me faire condescendre à tes barbares desseins, jamais.

ROSCOF.

Eh bien! ingratte, tu provoques ma colère et tu en ressentiras les effets. C'est en vain que ton Ladislas viendrait à ton secours. Tu exécuteras mes volontés, ou ces lieux deviendront pour toi un tombeau éternel. (*à ses gardes*). Amis, allez, emparez-vous des entrées extérieures du château, et observez scrupuleusement les ordres que je vous ai donnés. (*à Fremberg*). Toi, avec les deux paysans, reste dans la galerie qui avoisine cette chambre, au moindre bruit, au moindre signal, pénètre et en apprends la cause; en un mot, je te confie la garde de Caroline, tu m'en réponds sur ta tête.

FREMBERG, *à Roscof.*

Seigneur, comptez sur ma fidélité. (*aux hommes d'armes*). Marchez. (*ils sortent*).

ROSCOF, *à Caroline.*

Madame, vos emportemens causeraient vos malheurs, vos dédains portent la tristesse dans mon âme, mais je vous le répète, Caroline, ce soir vous m'appartiendrez par des liens indissolubles, un ministre, des témoins, sont mandés pour cet acte religieux.

SCENE III.

ROSCOF, CAROLINE, UN HOMME D'ARME.

L'HOMME D'ARME, *à Roscof.*

SEIGNEUR, une jeune fille, chargée d'une lettre de l'hermite que vous avez rencontré ce matin, demande à vous parler.

ROSCOF.

De l'hermite ! Que peut-il m'écrire ? Faites entrer.

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, CLARA, *une lettre à la main.*

ROSCOF, *à Clara.*

APPROCHEZ. Eh bien ! vous tremblez, je crois.

CLARA.

Moi ? non, seigneur. (*à part*). Je n'en puis plus.

ROSCOF.

Qui vous amène en ces lieux ?

CLARA.

J'y viens de la part du père Ambroise, qui m'a dit de vous remettre cette lettre.

ROSCOF.

Donnez ; lisons.

CLARA, *bas à Caroline.*

Du courage ; on vient vous sauver.

CAROLINE.

Qu'entends-je !

CLARA.

Chut !

ROSCOF, *lisant à part.*

» Roscof, connais si je suis digne de ta confiance, et » juge du prix que j'y mets par le service que je vais te » rendre. Tantôt je n'ai pu te prévenir, nous n'étions pas » seuls, tu m'entends ; je n'ai donc pu t'apprendre que » Ladislas est du nombre des personnes qui t'entourent, » tu es prévenu, adieu, Roscof ; à minuit, tu me connaîtras » mieux ; *mort et vengeance.* Ambroise. «

Justes dieux ! Ladislas en ces lieux ; ô bonheur !

CAROLINE.

La joie brille sur son visage ; le ciel protégerait-il les scélérats !

ROSCOF, *à part.*

Cet avis serait-il un piège ? N'importe, courons prévenir Fremberg, si Ladislas est en ces lieux, il ne peut m'échapper.

CLARA.

Seigneur, j'ai exécuté les ordres du père Ambroise, permettez que je me retire.

ROSCOF.

Non la belle enfant, non, votre séxe rend vos soins utiles à madame; si la prudence m'a forcé de l'en priver jusqu'à ce jour, le hazard m'offre l'occasion de l'en dédommager, je la saisis avec empressement.

CLARA.

Mais seigneur....

ROSCOF.

Méritez mes bontés, craignez ma sévérité, j'ai parlé, obéissez; et vous madame, ne voyez dans cette action, que le desir que j'ai de vous être agréable, je vous laisse, ma résolution vous est connue, votre conduite me rendra le plus respectueux des époux, ou l'ennemi le plus implacable.

SCÈNE V.

CLARA, CAROLINE.

CLARA.

Eh bien! rendez donc des services aux gens, me voila bien avancée moi et ma mère! Ah! mon dieu, mon dieu!

CAROLINE.

Intéressante créature, votre douleur redouble la mienne. Je suis la cause bien involontaire de vos chagrins, mais dites moi? que vouliez-vous m'apprendre?

CLARA.

Ah mon dieu! ce vilain homme m'a tellement fait perdre la tête; que j'oubliais... Mais c'est que voyez vous, l'idée d'être séparée de ma mère... Ah! mon dieu, mon dieu!

CAROLINE.

De grâce parlez, reprenez vos sens.

CLARA.

Eh bien, madame, je suis donc venue, comme je vous l'ai déja dit, pour vous prévenir que l'on travaille à votre délivrance.

CAROLINE.

A ma délivrance! Eh! quel est l'être généreux?

CLARA.

Le père Ambroise.

CAROLINE.

Le père Ambroise?

CLARA.

Oui, madame, le bon hermite, dont la cabane est au pied de ce château.

CAROLINE.

Qui donc a pu l'intéresser à mon malheur? Comment sait-il que je suis en ces lieux?

CLARA.

Je n'en sais rien ; mais voyez-vous, ce saint homme sait tout, si bien que voila ce qu'il m'a dit tantôt : Bonne Clara, car c'est ainsi qu'on m'appelle, veux-tu me rendre un service ? bien volontiers, lui ai-je répondu, mon révérend ; en ce cas prends cette lettre, et porte-la au propriétaire de ce château, me dit-il, en me montrant cet endroit ; alors je vous l'avouerai, il a vu à ma pâleur, et au tremblement de tous mes membres, la répugnance que j'avais à lui obéir ; car vous savez tout ce qu'on raconte de ce vilain lieu ; mais il est si persuasif qu'il ma rassurée, cette lettre, a t'il continué, n'est qu'un prétexte pour te donner l'entrée. Je ne doute pas que le comte ne te retienne quelques heures, emploie ce temps à découvrir une dame qu'il tient renfermée. Si tu la vois, dis-lui qu'un homme qui s'intéresse à son sort, l'engage à dissimuler, de promettre même sa main à Roscof, et de se laisser conduire à minuit à l'autel, j'y serai ; voila ma commission faite, mais si j'en avais su les suites, ce n'est pas que je me repente, mais c'est que...

CAROLINE.

Serait-ce une ruse de Roscof ? Cruelle incertitude ! Aimable Clara, seriez-vous capable d'une perfidie ?

CLARA.

Qu'est-ce que c'est que cela, la perfidie ?

CAROLINE.

Cette réponse ingénue me prouve la pureté de votre cœur, mais peut-être êtes-vous l'instrument du crime.

CLARA.

Ah ! mon dieu, madame, voyez-vous, sauvons-nous !

(On apperçoit dans une glace une main qui tient cette inscription.)

» Le ciel protège le vertu, confiance et courage «.

CAROLINE.

Est-ce une illusion ? Dois-je en croire mes yeux ? quoiqu'il en arrive, avançons.

CLARA.

N'approchez pas, madame, ils vont nous enlever : au secours, au secours. (*tout disparait*).

SCÈNE VI.

FREMBERG, CLARA, CAROLINE.

FREMBERG, *arrivant l'épée nue a la main.*

QUE signifie ces cris ? Quelqu'un se serait-il introduit en ces lieux ?

C l a r a, *appercevant Fremberg.*

Ah ! mon dieu, nous sommes perdues, voilà encore un de ces maudits coquins. (*Elle se sauve près de Caroline.*)

F r e m b e r g, *regardant de tous côtés.*

Je ne vois rien qui puisse me le faire soupçonner, mais tirons la vérité de la bouche de cette timide villageoise ; (*à Clara.*) mon enfant, qu'avez-vous pour vous effrayer ainsi ?

C l a r a.

Ah ! monsieur le soldat, de grace, sauvez-nous.

F r e m b e r g.

Eh ! de qui.

C l a r a.

Des esprits.

F r e m b e r g.

Vous rêvez, revenez à vous.

C l a r a.

Ah ! si vous l'aviez vu comme moi, dans cette glace.

F r e m b e r g.

Ceci cache quelque piège, ou une peur chimérique s'est emparée de ses sens. (*à Caroline.*) Madame, expliquez-moi ce que cette jeune fille veut dire ?

C a r o l i n e.

Elle dit la vérité, quelque chose de surnaturel s'est offert à notre vue sur cette glace.

F r e m b e r g.

Vains détours. Vous trahissiez mon maître, et vous voulez m'abuser par des subterfuges. Mais je vais l'avertir et vous ressentirez les effets de sa juste colère (*Aussitôt une voix se fait entendre.*)

L a v o i x.

Redoute celle du ciel.

C l a r a.

Ah ! mon dieu.

L a v o i x, *chante.*

Air : *Un bienfait n'est jamais perdu.*

Vous qui gémissez en ces lieux,
Dans le ciel ayez confiance :
Bravez tout, soyez courageux,
Vous avez pour vous l'innocence.
Espérez, le règne est fini
Du scélérat qui vous outrage ;
Souvenez-vous du vieil adage :
Tôt ou tard le crime est puni.

Un fantôme apparaît au milieu des flammes.

F r e m b e r g, *se retire en s'écriant.*

A moi, mes amis.

CAROLINE.

Je me meurs.

CLARA, *s'écrie en tombant à genoux.*

Innocence, humanité.

LE FANTÔME.

Qu'entends-je ? Clara, cesse de t'alarmer, je n'en veux qu'aux méchants, espérez ; nous veillons sur vos jours et sur ceux de Ladislas. (*il disparait.*)

CAROLINE.

Ladislas !

CLARA.

Comme cette voix ressemble à celle de Pétrouwska.

CAROLINE.

Ladislas !

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, LADISLAS ET RISDAL.

LADISLAS, *ayant entendu prononcer son nom.*

Qui m'appelle ?.. Que vois-je ? ma chère Caroline, je vous retrouve enfin ?

CAROLINE.

Ladislas ! vous dans ces lieux, ô bonheur innattendu, le ciel prendrait-il pitié de mes maux !

RISDAL.

De grace, calmez vo stransports, ils pourraient nous perdre, noussommes surveillés.

LADISLAS.

Je viens vous sauver ou périr avec vous.

CLARA.

Ce sont les étrangers qui m'ont fait tant de peur ce matin.

CAROLINE.

Généreux ami ! à quels dangers vous vous livrez ? mais si Roscof vient à vous reconnoître vous êtes perdu.

LADISLAS.

Bannissez à cet égard toute inquiétude, Roscof ne m'a vû qu'une seule fois, c'était la nuit de ce funeste bal, dans l'obscurité, il ne m'aurait pas reconnu, si je ne m'étais nommé.

RISDAL.

Imprudence qui vous a couté cher !

LADISLAS.

Mais parlez, qui a pu provoquer les cris que nous avons entendus ?

CLARA.

Ah ! monsieur ! un grand bras et puis un tout grand homme.

RISDAL.

Eh ! c'est notre jeune fille de tantôt.

LADISLAS.

Par quel hazard se trouve-t-elle en ces lieux ?

RISDAL.

Silence, j'entends les honnêtes habitans de ce château qui viennent de ce côté. Attention, les voici !

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, ROSCOF, FREMBERG, HOMMES D'ARMES.

ROSCOF.

Qu'on garde cette porte ; Caroline, vous avez un instant surpris ma vigilance, et vous venez de jouir d'un bien doux entretien.

CAROLINE.

Que voulez-vous dire ?

ROSCOF.

Qu'un de ces deux hommes est votre odieux amant.

RISDAL.

De faux rapports sont faits contre nous.

LADISLAS.

Les preuves.

ROSCOF, *montrant la lettre.*

Cette lettre du père Ambroise, que vous avez cru votre complice.

LADISLAS, *à part.*

Je suis trahi !

ROSCOF.

Oui, je vais connaître ce téméraire, et l'accabler de toute ma fureur.

RISDAL, *à Roscof.*

Frappes donc, je suis Ladislas.

ROSCOF.

Les rides qui sillonnent ton front démentent l'artifice que tu mets en usage pour le sauver.

RISDAL.

Eh ! bien, mon cher maître, vendons leur cher notre vie.

LADISLAS.

Parent cruel ! tu reconnoîtras Ladislas aux coups qu'il va porter.

ROSCOF.

Amis, secondez ma fureur.

(Au même moment, un bruit extraordinaire se fait entendre : un homme couvert d'un suaire paraît dans le fond du théâtre, et fait un rempart de son corps à Ladislas, qu'il saisit, et que Roscof allait frapper ; le fantôme disparait avec Ladislas.)

LE FANTÔME, *a Roscof.*

Arrêtes monstre ! n'est tu pas las de répandre du sang ?

ROSCOF, *consterné.*

O rage, l'ombre de ma victime ! (*Tableau général.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une chambre souteraine dans le milieu, un pilier, auquel est suspendu une lampe.

SCENE PREMIERE.

ROSCOF, FREMBERG, HOMMES D'ARMES.

FREMBERG.

Non, seigneur, personne n'est sorti, toutes les portes du château sont attentivement gardées, la hauteur des remparts rend de ce côté la fuite impossible, votre ennemi est encore en votre puissance.

ROSCOF.

Qu'il me tarde de me venger ! je le vois, quelqu'un connait les issues de ce château, c'est de cette connaissance que quelque ennemi secret vient de se servir, pour dérober Ladislas à ma vengeence. Amis, redoublons de soins et de vigilance, que des sentinelles soyent placées dans tous les endroits suspects, cette chambre souteraine me parait convenable pour soustraire Caroline à toutes les tentatives que l'on pourrait faire pour me l'enlever.

FREMBERG.

Je le crois comme vous ; mais au paravant, il faut visiter cet appartement, celui où nous avions renfermé le compagnon de Ladislas, nous paraissait également sûr, cependant il a disparu. Camarades, visitez bien cette chambre, cherchez si quelque issue ne pourrait pas favoriser la fuite de la personne que nous voulons enfermer ici. (*Les hommes d'armes cherchent*).

ROSCOF.

J'ai une idée confuse qu'elle donne sur un souterain dont

entrée est au bas de cette montagne. Nous irons nous-mêmes nous en assurer; ne négligeons rien pour rendre sûr mon triomphe. O! vengeance, je vais donc goûter tes douceurs; Caroline sera ma femme, Ladislas tombera sous mes coups.

UN OFFICIER.

Seigneur, après les recherches les plus exactes, l'entrée de cet appartement nous parait impossible.

ROSCOF.

Il suffit. (*a l'officier*). Vous conduirez Caroline et la jeune paysanne qui l'accompagne, dans cet appartement; vous placerez un homme d'armes à l'extérieur de cette porte; la moindre infraction à mes ordres sera punie de la peine la plus rigoureuse. Nous, amis, allons nous assurer du souterrein. (*Ils sortent*).

SCÈNE II.

AMBROISE, LADISLAS, RISDAL.

AMBROISE, *parait le premier, il sort a moitié d'une trape.*

Je n'entends plus rien, venez. (*Ladislas et Risdal montent l'un après l'autre*).

LADISLAS.

Homme généreux! Comment jamais reconnaître tant de bienfaits?

RISDAL.

Et nous avons pu vous soupçonner!

AMBROISE.

J'écouterai une autre fois l'expression de votre reconnaissance, nous avons ici quelque chose de mieux à faire, il faut encore sauver une victime.

LADISLAS.

Ma chère Caroline! Qui sait si le farouche Roscof, n'aura pas attenté à ses jours.

RISDAL.

Son amour pour elle nous répond du contraire.

AMBROISE.

Nous la sauverons; vous ignorez, Ladislas, combien cette jeune persoune m'est chère? avant de la connaître je voulais la sauver, instruit par vous de son nom, mon zèle est devenu si grand, que Caroline sera libre dans deux heures où j'aurai vécu.

LADISLAS.

Quel intérêt si grand?...

AMBROISE.

Vous l'apprendrez; la longueur des détails ralentirait notre marche, nous n'avons pas un moment à perdre.

LADISLAS.

Mais, quel lieu la renferme ? Comment y pénétrer ?

AMBROISE.

Cela m'est facile : Dans les troubles de la Pologne, plusieurs proscrits vinrent s'établir dans ce château ; pour s'évader, en cas de surprise, ils firent établir des issues qu'un long lapts de temps a fait oublier ; Roscof même, n'en connait qu'un très-petit nombre ; obligé par des raisons que vous connaitrez un jour, d'habiter ce château, toutes me sont connues ; je puis agir sans être vu ; si Caroline est dans cette tour le succès est certain ; si elle habite celle du Nord il n'est que retardé. Ce souterrein par lequel nous sommes sortis et par lequel nous sommes rentrés, est la seule issue extérieure ; mais je suis bien trompé si Roscof la connait ; je vais par un escalier, dont ce pilier déguise l'existence, pénétrer dans le château, Pétrouwska doit s'y rendre à la tête d'un grand nombre d'amis armés ; attendez-moi ici, si nous ne réussissons pas par la ruse, nous employerons la force. (*On entend descendre plusieurs personnes.*)

RISDAL.

Plusieurs personnes s'avançent vers ces lieux.

AMBROISE.

A cette heure ! Quel peut-être leur dessein ? Il faut le connaître ; je vais vous dérober à leurs regards, silence et attention. (*Il pousse un ressort qui fait ouvrir une porte par laquelle ils pénètrent tous les trois dans l'intérieur du pilier.*

SCENE III.

CAROLINE, CLARA, UN OFFICIER, HOMMES D'ARMES.

CAROLINE.

Barbares ! où me conduisez-vous ?

UN OFFICIER.

Madame, j'exécute les ordres de mon maître ; cet appartement est celui que vous devez habiter.

CLARA.

Et moi monsieur le soldat, estce-que....

L'OFFICIER.

Paix ! Je suis chargé de votre garde, mais sans manquer à mon devoir ; croyez, madame, que je saisirai toutes les occasions d'adoucir votre position.

CAROLINE.

Vous êtes humain, et vous servez un tyran ?

L'OFFICIER.

J'ai exécuté mes ordres, je me retire. (*Il sort, les hommes mes le suivent*).

SCENE IV.

CAROLINE, CLARA.

CLARA.

LE seigneur Roscof est bien aimable, voyez donc le joli appartement qu'il vous donne, madame, je ne sais pas si vous êtes comme moi, mais je n'ose pas me retourner, il me semble toujours voir le grand fantôme blanc qui a emporté ce beau jeune homme que vous pleurez tant.

CAROLINE.

Mon imagination s'égare ; je ne puis m'arrêter à aucune idée. Ladislas est-il sauvé ? Ladislas est-il la victime de quelque trahison ?

LADISLAS, *entr'ouvrant la porte du pilier.*

Caroline.

CLARA.

Ah ! madame, madame, entendez-vous, on vous appelle ! Oh ! mon dieu, mon dieu ; ces maudits esprits me feront mourir.

LADISLAS.

Rassurez-vous, nous venons vous sauver.

CAROLINE.

Qu'entends-je ! Je ne me trompe pas, c'est la voix de Ladislas.

LADISLAS.

Chut !

SCENE V.

CAROLINE, CLARA, AMBROISE, LADISLAS, RISDAL.

CLARA.

AH ! c'est le père Ambroise, nous sommes sauvés !

AMBROISE, *a part en voyant Caroline.*

C'est elle. (*Haut.*) Silence. (*A part.*) Paix, mon cœur, paix, contenons-nous il faut la sauver.

CAROLINE, *a Ladislas.*

Par quel prodige m'es-tu rendu ?

LADISLAS, *montrant Ambroise.*

Par les généreux secours de ce respectable vieillard.

RISDAL.

Sauf ! meilleur avis ; nous vous mettrons au fait ailleurs, décampons.

AMBROISE.

Il a raison. Partez Ladislas, les détours du souterrein vous sont connus, allez m'attendre dans ma cabane.

LADISLAS.

Eh! quoi mon père, vous ne nous suivez pas?

AMBROISE.

Je viens de te rendre ta femme, Ladislas, ce n'est pas assez, je veux te rendre ta fortune.

LADISLAS.

Etre inconcevable! Je refuse tous tes bienfaits, si tu ne me laisse partager tes dangers.

AMBROISE.

Ta présence compromettrait ma vie, et j'y tiens aujourd'hui plus que jamais; j'ai donné ma parole d'honneur à Roscof, d'être à minuit au château, j'y serai.

RISDAL.

La parole d'honneur qu'on donne à un brigand, autant en emporte le vent.

AMBROISE.

Vous vous trompez, ami, malheur à qui la donne impudemment à un brigand, mais plus encore à celui qui ne la tient pas, il devient l'égal de celui qu'il trahit; mais c'est trop retarder, partez. (*On entend une voix dans le souterrein.*)

FREMBERG.

Oui, seigneur, cet escalier conduit à un appartement, il nous est aisé de vérifier le fait; suivez-moi.

Tous les Acteurs en scène.

Grand dieu!

AMBROISE.

Quel contre-temps!

LADISLAS.

Nous sommes perdus!

RISDAL.

C'est le diable qui s'en mêle.

AMBROISE.

Ils approchent. (*A Clara et Caroline.*) Ne faites rien paraître, cachez votre émotion, ne craignez rien, nous veillons sur vous; vous autres, suivez-moi. (*Ils rentrent dans le pilier.*)

SCÈNE VI.

CAROLINE, CLARA, ROSCOF, FREMBERG, HOMMES D'ARMES.

FREMBERG, *ouvrant la trappe.*

Nous ne nous sommes pas trompés, voilà bien l'appartement d'où nous sortons à l'instant, la découverte est heureuse.

ROSCOF, *à ses hommes d'armes.*

Gardez rigoureusement cette issue, c'est par là que mon ennemi a échappé au supplice qui lui était réservé; toi, Fremberg, fait doubler les sentinelles, que tout enfin concourt à notre sûreté et à ma vengeance.

(Les hommes d'armes font divers mouvemens, Fremberg sort à la tête d'un peleton de gardes.)

SCÈNE VII.

CLARA, CAROLINE, ROSCOF.

ROSCOF, *à Caroline.*

Madame, vous demander des renseignemens contre mes ennemis, serait vous outrager, votre fol amour pour Ladislas vous fait un devoir de me trahir. et je n'attends de vous qu'imprécations et perfidie: mais tremblez, cet amant chéri va tomber entre mes mains, et vous serez témoin des tortures qu'éprouvera cet odieux rival.

CAROLINE.

Monstre, je te brave, Ladislas est hors de ta puissance et bientôt peut-être, il viendra punir les forfaits dont tu t'es rendu coupable envers la nature et la divinité.

ROSCOF.

Redoute cet instant fatal; ta mort serait le signal du carnage, le ciel même ne pourrait te dérober au supplice qui t'attend.

Une voix se fait entendre.

Le ciel ne punit que les scélérats; tremble, Roscof.

ROSCOF.

Qu'entends-je! Quel est l'audacieux qui ose me menacer?

CAROLINE.

Tu te trompes, Roscof, en croyant cet avis émané d'un être invisible, c'est le cri de ta conscience, la voix des remords, premier supplice des criminels

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER, *à Roscof.*

SEIGNEUR, l'hermite que nous avons trouvé ce matin, et a qui vous avez ordonné de venir à minuit, demande à vous parler.

ROSCOF, *avec joie.*

Tout réussit au gré de mes desirs.

CAROLINE, *à part.*

Tout espoir n'est pas perdu.

ROSCOF, *à l'officier.*

Qu'on l'introduise à l'instant; reconduisez cette jeune fille dans l'intérieur du château.

(L'officier remonte le théâtre, il fait un signe, l'hermite paraît)

SCÈNE IX.

CAROLINE ROSCOF, AMBROISE.

ROSCOF, *à l'hermite.*

APPROCHE, ami, je te dois ce titre pour la fidélité avec laquelle tu remplis ta promesse, et au zèle ardent que tu mets à servir mes intérêts.

AMBROISE.

Je vous l'ai déja dit, seigneur, votre cause est devenue la mienne. (*regardant Caroline*). Et dans quelques momens vous verrez ce dont je suis capable.

ROSCOF, *montrant la lettre d'Ambroise.*

Je te crois, mais avant tout explique moi le sens de cette lettre.

AMBROISE, *à part.*

Dissimulons. (*Haut*). Seigneur, je vous dois confiance entière. (*regardant Caroline et appuyant sur les mots*). Et vous allez juger de ma sincérité. Ce matin, deux hommes seprésentent dans mon hermitage, me demandent l'hospitalité; mon ministère me faisait un devoir d'accueillir leur demande; leur langage; l'air mystérieux, que vous dirai-je enfin. Mille pressentimens me font naître l'idée que sous ces habits grossiers de simples paysans, ils cachaient quelques mauvais desseins, en effet, sorti sous un prétexte frivole, me croyant éloigné; j'entendis l'un deux dire à l'autre: Ladislas, il faut pénétrer dans ce château, et punir le cruel Roscof d'avoir empoisonné votre père.

ROSCOF, *effrayé et à part.*

Grand dieu! je suis découvert. (*reprenant ses sens*). Eh bien?

AMBROISE,

Sans doute, répondit l'autre, en vengeant mon père; sauvons aussi la malheureuse fille du baron de Lindorf, délivrons-la des mains du barbare qui perdit son père.

CAROLINE.

Qu'entends-je?

ROSCOF, *avec colère.*

Vieillard imprudent.

AMBROISE, *à part.*

Son supplice commence! (*haut.*) Pardonnez, seigneur, mais en vous rapportant cette conversation, j'ai voulu vous convaincre que j'étais digne de votre confiance.

ROSCOF.

Mais, ce matin, pourquoi me les avoir annoncés comme tes parens?

AMBROISE.

Vous ne connoissiez aucun de nous, vous pouviez balancer à me croire, les ayant en votre puissance, il était toujours tems de vous avertir et plus aisé de vous convaincre, je l'ai fait.

ROSCOF.

Ami, j'avais tort de te soupçonner, tes réponses loyales et franches me répondent de ta sincérité, mais ne retardons pas le moment qui doit assurer mon bonheur, tout est prêt, dans l'appartement voisin, pour cette auguste cérémonie.

AMBROISE, *à part.*

Grand dieu! Pétrouwska n'arrive pas (*montrant Caroline.*) Madame sans doute consent.....

CAROLINE.

On me trainera mourante à ce fatal autel.

ROSCOF, *prenant Caroline. par la main.*

Madame, vos larmes, vos cris, rien ne peut m'attendrir, de force ou de gré, vous serez mon épouse.

AMBROISE.

Arrêtez, seigneur, où vous emporte un amoureux délire, et vous, madame, qui peut motiver une pareille résistance?

CAROLINE.

L'horreur que m'inspire ce monstre.

ROSCOF, *tirant son poignard.*

C'est trop d'humiliations! suivez-moi, madame, ou ce fer....

AMBROISE, *se jettant entre eux.*

Que faites-vous, seigneur; est-ce ainsi que vous espérez

ramener madame, à des sentimens plus doux ? la terreur nous aigrit, la douceur nous entraine ; différez d'un moment l'auguste cérémonie pour laquelle je suis appellé ; mon caractère rend mon langage persuasif, un moment d'entretien seul, avec madame, et j'espère que vous reconnaitrez la bonté de mes conseils (*a part.*) tachons de gagner du temps.

ROSCOF.

Je consens encore, pour quelques momens à contenir les effets de ma juste colère. ce délai passé, je suis sourd à tous les conseils comme à toutes les prières, en un mot je veux être obéi, je sors.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS FREMBERG, *entrant précipitamment.*

FREMBERG, *à Roscof.*

ARRÊTEZ, seigneur, on vous trompe.

CAROLINE ET AMBROISE.

Grand dieu !

ROSCOF.

On me trompe ! où est le coupable ?

FREMBERG, *montrant Ambroise.*

Devant vos yeux.

ROSCOF.

Ce vieillard ?

FREMBERG.

Lui-même. Toutes les portes du chateau sont exactement gardées. personne ne s'est présenté pour entrer, comment a-t-il pénétré dans ces lieux ?

ROSCOF.

En effet, traître ! qu'as-tu à répondre ?

AMBROISE, *embarrassé.*

Seigneur....

ROSCOF, *à Ambroise.*

Tout s'explique ; la disparition de Ladislas, l'enlèvement de son écuyer sont l'effet de ta perfidie, tu n'as paru me servir que pour mieux me trahir ; cette voix qui tantôt semblait me ménacer, c'était la tienne.

LADISLAS, *dans le pilier.*

Tu te trompes, Roscof ! c'était celle d'un dieu vengeur.

CAROLINE.

Entends-tu Roscof, le ciel même accuse vos suppositions

ROSCOF.

C'est quelque complice de ce misérable qui voudrait employer le secours des prestiges pour le sauver, son attente sera déçue, sa trahison lui coutera la vie.

AMBROISE.

Tremble pour la tienne! cette jeune personne ne sera jamais ton épouse, le ciel s'y oppose, mes droits sur elle seconderont la volonté céleste.

ROSCOF.

Tes droits sur elle? qui donc est-tu?

(Ambroise arrache sa fausse-barbe, jette sa robe d'hermite et débarrassé de son déguisement, parait sous son costume de baron.)

AMBROISE.

Ta victime et ton plus cruel ennemi, le baron de Lindorf.

ROSCOF ET FREMBERG.

Le baron de Lindorf!

CAROLINE, *se jettant dans les bras du baron.*

Mon père!

Le baron de LINDORF.

Viens, Roscof; viens assassiner un père dans les bras de sa fille: ce crime manque à tous les tiens; tu balances, les scélérats auraient-ils des remords!

ROSCOF.

Homme infernal, tu vas bientot apprendre si Roscof les connait, les tourmens les plus affreux vont te faire repentir de ta cruelle audace; mais quel bruit se fait entendre?

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER.

L'OFFICIER.

Seigneur, nous sommes perdus, un grand nombre de paysans armés s'est avancé vers ces lieux; après une opiniâtre résistance de la part de vos hommes d'armes, ils ont pénétré jusques dans la grande cour; le nom de Ladislas et d'Ambroise est dans leur bouche; tous demandent votre mort.

ROSCOF.

O rage! O désespoir!

LE BARON.

Tu trembles, Roscof, je le conçois, il ne s'agit pas ici d'assassiner, il faut combattre, tu n'as plus de forces.

ROSCOF.

Il m'en reste assez pour t'empêcher de jouir de ton triomphe; amis, secondez ma fureur, tombons sur ce couple perfide, et si ma perte est jurée, que leur mort devance la mienne.

LADISLAS et RISDAL, *sortant de la trappe.*

Brigands défendez vos jours.

FREMBERG.

Nous sommes perdus ! tout est contre nous.

RISDAL.

Par. l'enfer ! défendez-vous ; nous n'égorgeons pas.

(Combat entre Roscof et Ladislas, Risdal et l'officier, et Fremberg contre le baron, qui soutient sa fille évanouie sur le bras gauche, tandis qu'il combat de la main droite.)

SCÈNE XII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, CLARA ET PÉTROUWSKA, *suivis d'un grand nombre de soldats armés.*

CLARA.

Par ici, c'est dans cette chambre que je les ai laissés.

(Pétrouwska fait mettre en joue Roscof, Fremberg et l'Officier, qui mettent bas les armes.)

LE BARON, *à Roscof.*

Tu le vois, Roscof ; tôt ou tard, le crime est puni.

ROSCOF, *au Baron.*

Pourquoi me ménager ? si j'étais vainqueur, tu n'existerais plus.

LE BARON.

Cette assurance me détermine, il serait trop cruel de te ressembler : nous triomphons !

ROSCOF.

Tu te trompes ! des soldats dévoués à ma cause, vont unir votre sort au mien : ces lieux sont minés, nous périrons ensemble.

(Roscof fait un signal, l'explosion s'effectue, et, pendant qu'une partie du château est livrée aux flammes, un nouveau combat s'engage entre les deux partis ; mêlée générale, dans laquelle Roscof et ses gens sont vaincus. Le Baron unit les deux amans ; chaque personnage exprime sa situation.) Tableau général.

FIN.